



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

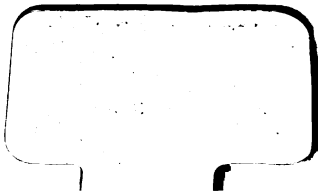
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





REF 12581

~~1/x 8068 A 1~~







CHARLES LE TÉMÉRAIRE

## DU MÊME AUTEUR

GRAINS DE MIL, poésies et pensées.  
IL PENSEROSO, poésies-maximes.  
LA PART DU RÊVE, nouvelles poésies.  
L'ESCALADE DE 1602, ballade historique.

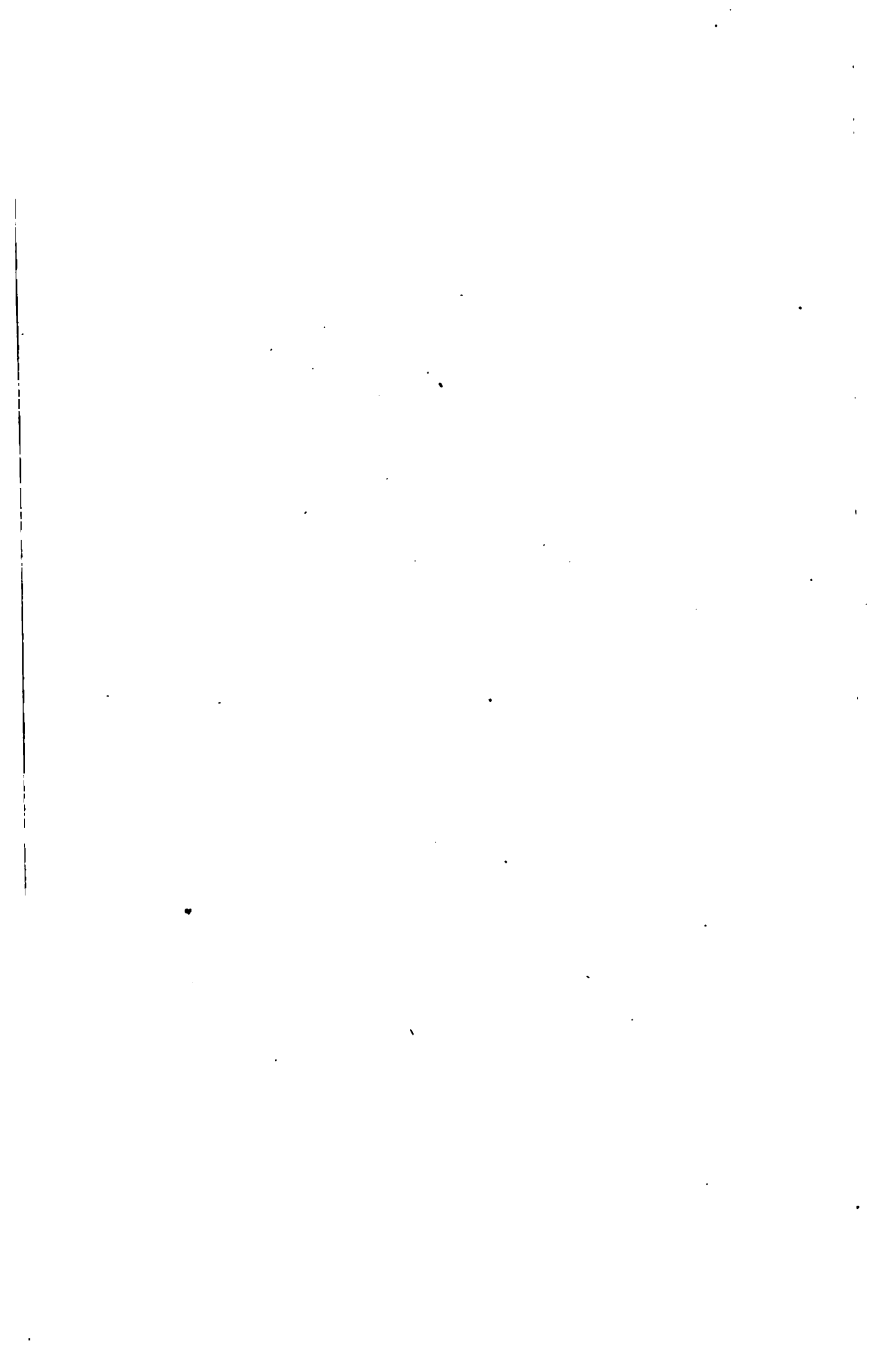
SOUS PRESSE

LES ETRANGÈRES, traductions en vers.











CAROLVS AVDAX PH. F. DVX  
BURGVN

*D'après un portrait de Jean Kemling  
conservé au musée de Dijon.*

# CHARLES LE TÊMÉRAIRE

~~~~~  
*ROMANCIÈRE HISTORIQUE*

PAR

H.-FRÉD. AMIEL

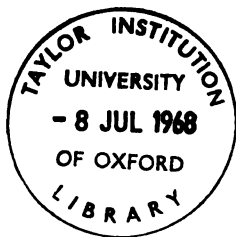


NEUCHÂTEL  
LIBRAIRIE J. SANDOZ

GENÈVE  
LIBRAIRIE DESROGIS

1876

~~~~~  
NEUCHATEL. — IMPRIMERIE DE JAMES ATTINGER  
~~~~~



## AU LECTEUR



*Les ballades que voici, publiées à l'occasion du grand anniversaire de 1476, rappellent ce moment, peut-être le plus épique de nos annales, où quelques peuplades alpestres, affranchies déjà et maîtresses de leurs destinées, se heurtent à la première puissance militaire du XV<sup>e</sup> siècle, et, grâce à une série de foudroyantes victoires, prennent subitement une importance européenne.*

*Reliant ce que les deux poèmes si populaires de Juste Olivier et d'Albert Richard ont présenté avec plus d'ampleur mais séparément, et rasant en fait d'un peu plus près la terre, c'est-à-dire s'attachant à la réalité historique plus dépouillée de fiction, ces chants, qui essaient une forme littéraire assez nouvelle, rencontreront-ils un accueil indulgent ? Qu'il nous soit permis de l'espérer.*

---

*Les amateurs, familiers avec les chroniques et les chants de guerre de l'époque, sauront bien, s'ils le veulent, retrouver les sources de ces ballades. Si les autres lecteurs reconnaissent ici quelque peu la vérité des temps et des lieux, sans que l'imagination ait sujet de s'en plaindre, la ballade historique sera justifiée et l'on n'en demande pas davantage en sa faveur.*

*Quoique détachées d'une œuvre plus considérable, ces quelques pièces forment bien à elles seules un ensemble, et l'auteur en fait hommage à la fête nationale du 22 juin.*

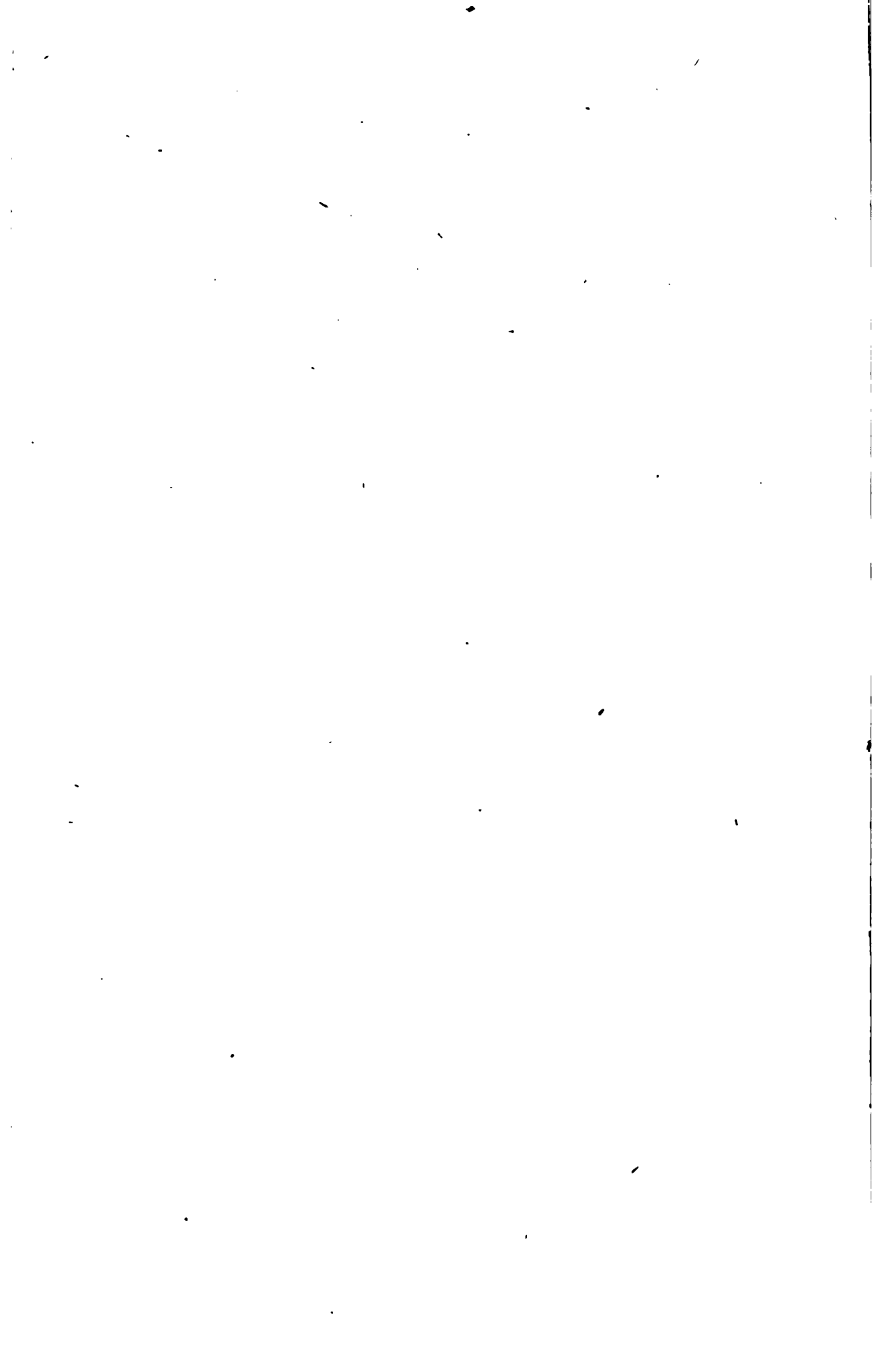
H.-F. A.

Genève, le 17 mai 1876.





## DÉCLARATION DE GUERRE





## DÉCLARATION DE GUERRE

*25 octobre 1474.*

A très-noble et très-haut Prince et Seigneur, à toi,  
Charles duc de Bourgogne, à tes hommes de loi,  
Lieutenants, gouverneurs, représentants équestres,  
Et quels que soient leur nom, leur titre ou leur séjour,  
Cette lettre de guerre et de défi !

Ce jour,

Nous Ammans, Avoyers, Conseillers et Bourgmaestres,  
Membres du Saint-Empire et libres Communiers  
Des Ligues de la Haute-Allemagne, nous, Berne,  
Et nous Zurich, Uri, Schwytz, Unterwald, Lucerne,

Zug et Glaris, plus nous, féaux associés,  
Fribourg, Soleure, à toi comme à tes officiers,  
— Sur l'invitation gracieuse et formelle  
En nos monts parvenue et remise en nos mains  
Du Roi sérénissime Empereur des Romains,  
Frédéric, notre Sire; et, requis par fidèle  
Et haut duc Sigismond, notre allié, — disons  
Et déclarons rupture ouverte.

T'accusons

Des actes peu chrétiens, des faits de violence,  
Longs dénis de justice, extorsions, affronts,  
Contre nos alliés, villes, pays, barons  
Et nous, journellement commis par insolence.

A partir de ce jour et cette heure, emploierons  
Contre toi, tes parents et tes vassaux, toute arme  
Sans nulle exception, tout ce qui navre ou nuit :  
L'incendie et le gast, les surprises, l'alarme,  
Et l'attaque et l'assaut, de jour comme de nuit,  
Rapt, bataille ou rançon, sac, ruine ou carnage ;  
Le tout loyalement, pour te faire dommage  
A mort.

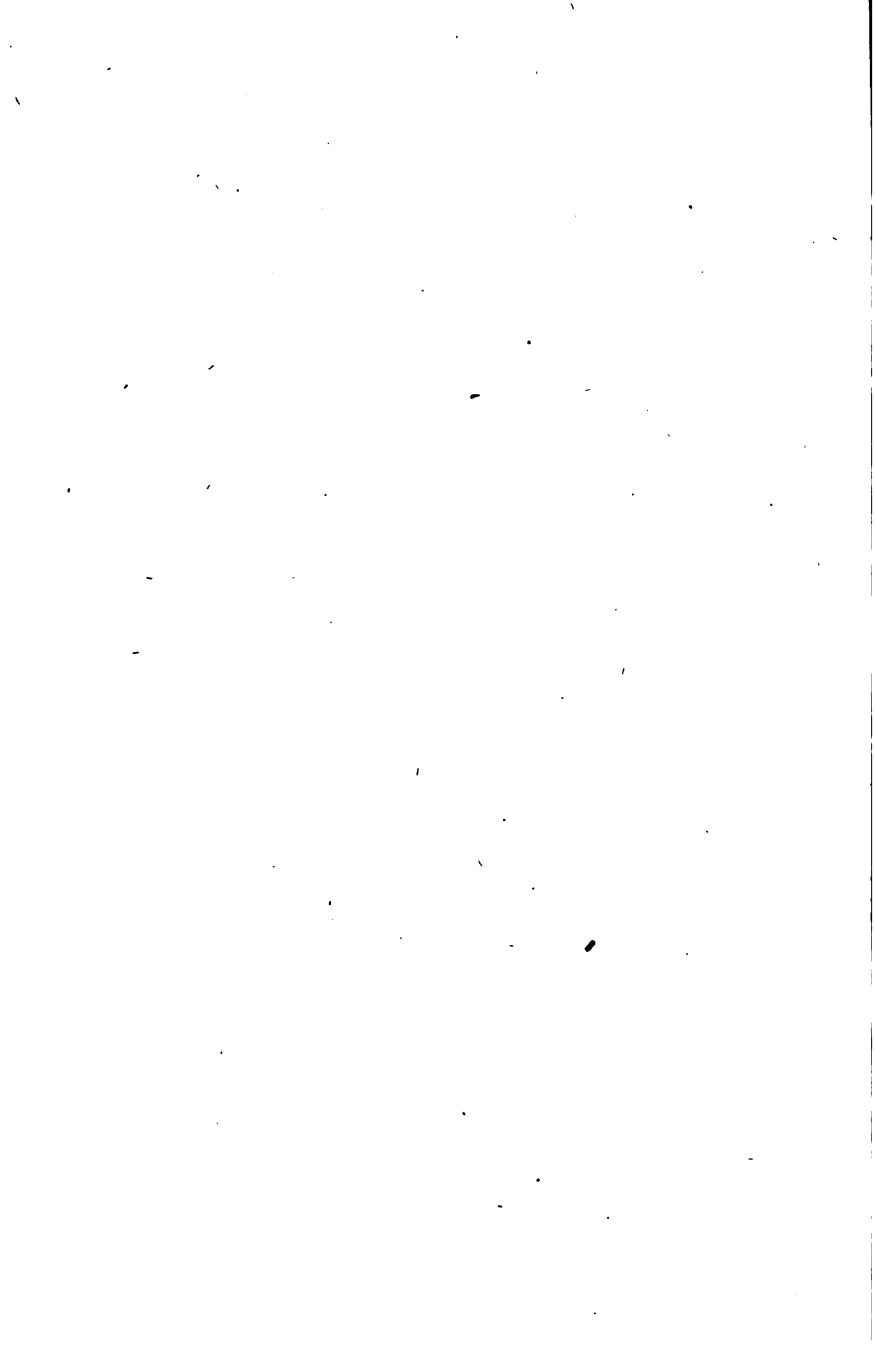
---

Et cela dit, très-haut Prince et Seigneur,  
Pour blanchir notre épée et couvrir notre honneur,  
Nous te donnons de garde.

En diète, à Lucerne,

Délivré ce cartel, sous le grand sceau de Berne  
Qui nous engage tous également. Ecrit  
L'avant-veille de Jude et Simon, l'an du Christ  
Quatorze cent septante et quatre. Ainsi soit-il.





## LA BATAILLE DE GRANDSON







## *LA BATAILLE DE GRANDSON.*

Bergers des monts, gens de paix et de foi,  
Par Saint Fridol ! qui sort peu n'apprend guère.  
Femmes, vieillards, enfants, écoutez-moi,  
Car j'ai vu Charle et fait la grande guerre.



C'était un samedi matin :  
De Neuchâtel, dans le lointain,  
Il montait des fumées.  
Le lac, sous le Jura neigeux,  
Dans l'ombre, reflétait les feux  
De nos bandes armées.

L'homme qui donne des terreurs  
Aux rois et même aux empereurs  
    Campait à quelques lieues.  
Nous accourions tous, cœurs ardents,  
Pour lui faire une fois aux dents  
    Rentrer ses rages bleues.



La veille, il avait, sans raison,  
Fait pendre aux noyers de Grandson  
    Cinq cents braves, nos frères.  
Vous insultez le montagnard !  
On vient vous parler sans retard,  
    Bourguignons téméraires.



Partout, de Bevaix à Boudry  
Nos gens se réveillaient : Uri,  
    Schwytz, Appenzell, Schaffhouse,  
Berne et Zurich, Glaris, Fribourg,  
Bienne et Saint-Gall, Bâle et Strasbourg,  
    Troupe d'honneur jalouse.

Le deux Mars, par un ciel tout gris,  
Dès l'aube, les plus aguerris  
    Ont déjà pris la tête ;  
Et vers le sud, à travers champ,  
Le long du lac, s'en vont marchant,  
    Comme on court à la fête.



De Vaux-Marcus laissant la tour  
Derrière eux, ils font le contour  
    D'un cap barrant la vue...  
Tout-à-coup, au loin, devant eux  
Se montre, au pied des monts rocheux,  
    Une rive étendue.



L'ennemi ! voici l'ennemi !  
Lui non plus n'est pas endormi.  
    Plein d'ire et de vaillance,  
Comme un serpent d'or et d'acier,  
Il déroule son train guerrier  
    De l'Arnon à la Lance.

Vingt-cinq mille hommes de cheval  
Défilaient en longeant le val :  
    Pennons, drapeaux, bannières,  
Panaches, flottent dans le vent ;  
Sous les canons au poids mouvant  
    Se creusent des ornières.



A l'avant-garde, du Bâtard  
Ondulait le haut étendard.  
    Plus loin, l'infanterie :  
Arquebusiers, hallebardiers ;  
Puis, au milieu des chevaliers  
    Brillants d'orfèvrerie,



Fier de l'aigrette aux éperons,  
Charle, entouré de ses barons,  
    Princes, marquis et comtes,  
Venait dans sa puissance. Au loin  
Archers, condottiers, sous Baudoin  
    Marchaient, bandes moins prompts.

Mais le Grand-Bâtard fond sur nous.  
Nous avons, tombant à genoux  
    En dépit des huées,  
Comme des soldats craignant Dieu  
Prié; ses troupes, faisant feu,  
    Sur nous se sont ruées.



Ses cuirassiers, formant le coin,  
Nous abordent, le glaive au poing,  
    En gaillards énergiques.  
Pour nous, massant le bataillon,  
Nous offrons à leur tourbillon  
    Le hérisson des piques.



Et des hauteurs vers nous accourt  
D'Affry guidant ceux de Pribourg,  
    Scharnachthal ceux de Berne  
Et d'Oberland; et leur effort  
A fait courber, comme un ressort,  
    L'ennemi qui nous cerne.

Schwartzmaurer et ceux de Zurich,  
Sur sa gauche tombant à pic,  
L'obligent à démordre.  
Le Grand-Bâtard, près du moûtier  
De la Lance, ainsi dut plier.  
Il recule en désordre.



C'était plaisir de voir fuyants  
Ces escadrons fiers et bruyants,  
Crinière échevelée.  
Le jour montait. Mais que le but  
Est encor loin ! Marchons. Ce fut  
La première mêlée.



Bergers des monts, gens de paix et de foi,  
Par Saint Fridol ! qui sort peu n'apprend guère.  
Femmes, vieillards, enfants, écoutez-moi,  
Car j'ai vu Charle et fait la grande guerre.

\*

Comme le torrent du grand mont  
En Mai, devenu plus sauvage,  
Déborde et couvre son rivage  
De blocs, d'écume et de limon,  
Ainsi d'heure en heure plus forte,  
Suivant le sillage du sang,  
Notre armée allait grossissant,  
Roulant cohorte après cohorte.

Par les vignes, par les sentiers,  
Entre les sapins et les ondes,  
Voyez, en colonnes profondes,  
Se précipiter nos guerriers :  
Diessbach et Hallwyl, Roth de Bâle,  
Rœmerstall, Trullerey, Waldmann,  
Gœldli, Hassfurther landamman  
Et Farnbühler, chefs au front mâle.

\*

Le Bourguignon prenait du champ  
Et ses fourreaux battaient la selle;  
Mais il se reforme à Corcelle  
Et cette fois tient ferme au rang.  
Picards, Wallons, Milan, Savoie  
Entrent en ligne. Ordre nouveau ;  
Nouveau combat. Vrai, ce fut beau !  
Mais rude assez fut notre joie.



Bourgogne, entre deux coins de fer,  
Met sa forêt de longues lances.  
Mais nos Seigneurs des Alliances  
Changent de front. Comme l'éclair,  
A l'ennemi montrant la tête,  
Les sept cantons confédérés  
Font quatre bataillons carrés,  
Drapeaux au centre et formant faite.

\*

Coup d'œil superbe ! Il fallait voir  
Frétiller piquiers et montures,  
Et ces chevaliers en armures  
Chacun luisant comme un miroir.  
Midi. L'affaire recommence.  
Sur nos immobiles carrés,  
Impétueux, exaspérés,  
Les ennemis comme en démente

Viennent se briser. Sous le choc  
De leurs assauts, de leurs bordées,  
Nos piques de douze coudées  
Ont tenu bon, comme le roc.  
Alors un grand chef, un bel homme,  
Prend six mille chevaux de choix,  
Et remonte assez près des bois ;  
C'est Château-Guyon qu'on le nomme.

\*

Il voulait tourner notre flanc  
Et descend à toute carrière.  
Garde à nous!... Rompant la barrière,  
Ses gendarmes, croisés de blanc,  
Enfoncent le grand carré suisse.  
Deux fois, leur chef-au noir regard  
De Schwytz a touché l'étendard,  
Mais des mains, la Croix-Dieu lui glisse.

Il voit son pennon blanc et bleu  
Pris par Elsner. In-Grub le tue.  
Il tombe comme une statue,  
Mais bravement, j'en fais l'aveu.  
Terrifiés par cette chute,  
Ses hommes, à franc étrier,  
Quittent le plateau meurtrier...  
Et ce fut la seconde lutte.



Bergers des monts, gens de paix et de foi,  
Par Saint Fridol ! qui sort peu n'apprend guère.  
Femmes, vieillards, enfants, écoutez-moi,  
Car j'ai vu Charle et fait la grande guerre.

Nous les menons battant jusqu'aux prés de l'Arnon.  
Pour la troisième fois, couverts par le canon  
Et sous les yeux du prince habile en stratagèmes,  
Ils tentent la fortune et les efforts suprêmes.  
Sur son grand destrier gris de fer, parcourant  
    Ses corps et le champ de bataille,  
De ses filets troués, Charle, de rang en rang,  
    Retrouve et répare la maille.

---

Son élite est d'ailleurs intacte : francs-archers,  
Napolitains ne sont pas encore ébréchés,  
Et, sous sa main, il a la Garde et l'Ordonnance.  
Les Welches ont repris leur fière contenance ;  
On voit flotter les plis de l'étendard ducal.  
Charle en trois coins dispose et ramène l'armée  
Ardente, car pour elle et pour son général  
Il s'agit de la renommée.

Sur leur front de bandière où grondent les bruits sourds  
La fanfare éclatante a fait signe aux tambours.  
De toute sa vigueur le Bourguignon nous charge,  
Et cette fois son champ de combat est plus large,  
Sa fureur est plus âpre et son nombre est plus grand.

Charle a poussé le cri de guerre :  
« Saint George et Saint André ! » Son casque fulgurant  
Darde le feu de la colère.

Pour nous, silencieux, l'un à l'autre vissés,  
Raidissant sous le fer nos muscles ramassés,  
Nous attendons leur coup comme on attend l'orage.  
Ils frappent. Nous sentons le poids de leur courage.  
Nous avons oublié l'aiguillon de la faim  
Et huit heures d'élan, de sueur, de fatigue.  
L'ouragan noir redouble ! il se déchaîne en vain,  
Il n'entame point notre digue.

Ainsi la main du maître a renoué le jeu...  
Tout-à-coup, vers l'ouest où paraît un coin bleu,  
La TAURE d'Unterwald, trompe de Charlemagne,  
Au fier TAUREAU d'Uri répond dans la montagne,  
Meuglement formidable et si prodigieux  
Qu'en suspens, les pieds dans la fange,  
L'ennemi stupéfait crut ouïr, dans les cieux,  
Sonner le clairon de l'archange.

---

De nos Liges c'était la fleur : Reding, Tschudi,  
Les Vieux-Suisses, cinq mille hommes au cœur hardi,  
Qui, déroband leur marche en d'après solitudes,  
Escaladant le Mont-Aubert aux pentes rudes,  
Avaient, par Montalchez, Provence et Bonvillars,  
Dans la neige et les bois fait une courbe immense.  
Garde à vous, Bourguignons ! voici les montagnards  
Au rendez-vous de la vengeance.

Trois fois le cor sinistre a retenti. Trois fois  
Cavaliers, fantassins de Charle à cette voix  
Ont tressailli, sentant l'air plein de noirs présages,  
Quand le soleil, fendant la voûte des nuages,  
Soleil couchant d'hiver, à leurs yeux effarés,  
Sur une hauteur qu'il isole,  
Fait voir les Waldstetten, sombres confédérés,  
Resplendissants d'une auréole.

Les voici ! les voici ! Poussant droit devant eux,  
Large trombe de fer au vol impétueux,  
Les hommes de Næfels et d'Altorf, dans la plaine,  
S'abattent lance basse et serrés. D'une haleine  
Ils vont prendre à revers Bourgogne, culbuter  
Son armée et du lac rougir l'écume blanche.  
Garde à toi, chef hautain ! Rien ne peut arrêter  
Leur irrésistible avalanche.

Vois tomber tes meilleurs : Jean de Marle, Raulin,  
Poitiers et Légnano, Ligny, Mont-Saint-Sorlin,  
Méry, Lalaing. Bon duc, l'heure sombre est venue.  
« Sauve qui peut ! » s'écrie une voix inconnue.  
Malgré les casques d'or et les canons tonnants,  
Au bruit de l'horrible tempête,  
Tous, hommes et chevaux, éperdus, frissonnants,  
Ont fui. Bon duc, c'est la défaite.



L'épouvante panique a pris ce monde aux crins,  
Et par tous les sillons, les fossés, les chemins  
— Comme le fœhn aux champs disperse une fumée —  
Eparpille en lambeaux ta redoutable armée,  
Grandson voit de ses tours, à travers monts et vaux,  
Trente mille coureurs précipiter leur fuite....  
Nous autres, nous n'avions que soixante chevaux,  
Il fallut cesser la poursuite.

Et lui, l'homme intrépide et l'âme sans repos,  
Le Hardi, le Terrible, il a montré le dos.  
Avec le berger suisse il en voulut découdre :  
Les pâtres ont barré son écu, dans la poudre  
Trainé ses étendards, souffleté ses lions !  
Il pouvait éviter la chose.  
Saura-t-il rafraîchir, dans ses réflexions,  
Son cœur qui veut trop et tout ose ?

Fléau de ses voisins, il était redouté  
Même du Saint-Empire et de la chrétienté.  
Sans respecter nuls droits, sans consulter l'Eglise,  
Il voulait, nous dit-on, tout changer à sa guise.  
Or, il vient aujourd'hui de vider les arçons.  
Les rois, par nous sauvés, nous doivent un beau cierge,  
Mais nous savons d'où vient la victoire, et disons :  
Loué soit Dieu ! gloire à la Vierge !



Bergers des monts, gens de paix et de foi,  
Par Saint Fridol ! qui sort peu, n'apprend guère.  
Femmes, vieillards, enfants, écoutez-moi,  
Car j'ai vu Charle et fait la grande guerre.

L'aigle s'enfuit, seul, pauvre et nu,  
Touché par un coup de tonnerre.  
Mes amis, visitons son aire,  
Où l'aigle n'est pas revenu.  
Cette aire est un camp magnifique  
Allant du lac au Thévenon.  
Il brillait, par delà l'Arnon,  
Plus qu'aucune ville helvétique.

Charle fut dépourvu de sens  
D'en sortir. La place était forte ;  
Et nous, pour en forcer la porte,  
Aurions dû perdre bien des gens ;  
Et l'homme aux dix-sept baronnies,  
Maître de tant d'Etats divers,  
Fut privé, par un seul revers,  
De ses richesses infinies.

Comment dire, comment compter  
Tout ce qu'en cette forteresse  
On trouva ? Semblable liesse  
Vraiment ne se peut raconter.  
Six cents étendards et bannières,  
Onze cents tentes, charriots  
Sans fin, trésors plus que royaux,  
Quatre cents pièces canonnières ;

Arbalètes à cranequin,  
Arquebuses et hallebardes ;  
Les deux monstrueuses bombardes  
Le Damvilliers, le Sélenquin ;  
Armes pesantes ou légères,  
Masses, haches, arcs et carreaux  
En quantité; poudre à monceaux ;  
Bref, un arsenal pour dix guerres ;

Mille boutiques de plaisir  
Riches en vins comme en épices,  
En dames aux soldats propices,  
En fruits du sud chers au désir ;  
Et les ducats et les couronnes,  
Et les florins d'or ou d'argent  
Tout flambant neufs, et regorgeant  
A pleins bonnets, à pleines tonnes !

Mes bons amis, figurez-vous  
Nos gens tombant dans cette foire.  
A leurs yeux ils ne pouvaient croire,  
Mais laissons-les ; suivez-moi tous.  
Voyez là-haut, parmi les herbes,  
Ces quatre-cent-dix pavillons,  
Brodés de galons, de paillons ;  
Levez leurs tentures superbes.



Que dites-vous de ces logis  
Vous qui vivez dans des chaumières ?  
Passons ; d'autres splendeurs guerrières  
Attendent vos yeux éblouis.  
Un cercle de sept larges tentes  
Ceint un pavillon sans pareil :  
On croit voir, autour du soleil,  
Les sept planètes éclatantes.

Dans le pavillon du milieu  
Qui domine au loin l'étendue,  
Tout est soie, or, perle à la vue,  
Tout reluit d'écussons de feu.  
Autour de la maison du maître,  
Chapelle, Audience, Trésor,  
Salle des festins, puis encor  
Trois autres, viennent à paraître.

Comme une grotte de cristaux,  
Ici dressoirs, hanaps, vaisselle,  
Coupe d'onyx, tout étincelle.  
L'argenterie est à quintaux.  
Là buires, châsses, reliquaire,  
Saints tout d'or, mitres, ostensoirs,  
Missel de Charle aux lourds fermoirs,  
Du vieux Duc le fameux rosaire.

D'Arras les somptueux tapis ;  
Quatre cents coffres de voyage  
Où nous avons mis au pillage  
Velours et satin et tabis,  
Brocard et damas et dentelle,  
Linge et broderie et drap d'or,  
Chacun de nous, dans ce trésor,  
Taillant une dot à sa belle.

Plus loin le grand sceau ducal d'or,  
Les registres et les archives,  
Et les décrets et les missives  
De ce Nabuchodonosor.  
Le prince aux dix-sept seigneuries,  
Qui récluse tout suzerain,  
De cette salle a fait l'écrin  
De ses plus nobles pierreries.



Le trône est de vermeil. Au dais  
Pend la toison d'or merveilleuse,  
Et la grande épée orgueilleuse  
Qui vaut seule au moins vingt palais.  
Cerclé d'escarboucles, d'opales,  
Béryls et saphirs aux feux doux,  
Ce chapeau jaune a pour jaloux  
Toutes les couronnes royales.



Mais voici les bijoux sans prix,  
Qu'une rareté sans seconde  
A fait sans rivaux dans le monde :  
Les TROIS-FRÈRES, ardents rubis,  
Les DEUX-SŒURS, ces perles de Flandre,  
Les TROIS-ECLAIRS, ces diamants  
Que rois chrétiens ni musulmans  
N'avaient pu ni payer ni prendre.

Nous autres ignorants bergers,  
Dans notre pauvreté sévère,  
Nous prenions pour cuivre, étain, verre,  
L'éclat des bijoux étrangers.  
Mais d'erreur on nous tira vite.  
Des Juifs, dont l'esprit n'est pas gourde;  
Sont venus. Un Fugger d'Augsbourg,  
Fin marchand, au troc nous invite.



Bergers des monts, gens de paix et de foi,  
Par Saint Fridol ! qui sort peu, n'apprend guère.  
Femmes, vieillards, enfants, écoutez-moi,  
Car j'ai vu Charle et fait la grande guerre.



De ce butin si précieux  
Vous avez réjoui vos yeux ;  
    Mais j'entends vos demandes,  
Vous qui voulez toujours, partout  
De chaque chose voir le bout,  
    O têtes allemandes !



En payant à Charle son dû  
Notre temps ne fut point perdu ;  
    Travail fait nous protége.  
Il n'est pas mal d'avoir la peur  
Devant soi, comme ambassadeur ;  
    Près de soi, pour cortège.

Chez les Confédérés, qui donc  
De la bravoure eut le guerdon ?  
L'OURS a la griffe bonne,  
Mais le TAUREAU, mais le BÉLIER  
Et vingt autres ont su cogner;  
Et tous, je les couronne.



Scharnachthal arma chevaliers  
Nos chefs et quelques alliés,  
Le soir de la bataille.  
Mais que vaut encor l'éperon  
Quand l'homme libre, du baron  
A mesuré la taille ?



L'empereur garda le chez-soi ;  
Le roi de France est resté coi,  
Et trop tard vint l'Autriche.  
Cela prouve, écoutez-moi bien,  
Que les bavards ne valent rien.  
Qui tant promet nous triche.

Sur nous tout seuls, Suisses, comptons.  
Nous avons vu nos espadons  
Lutter vingt contre trente ;  
Neuf morts pour un fut notre taux, !  
Ainsi le nombre des brutaux  
Est chose indifférente.



Que pour nous soit le Seigneur Dieu  
Et nous n'avons, sous le ciel bleu,  
A redouter nul homme.  
De Grandson dans les bas pays,  
Beaucoup on parle, mes amis,  
Partout on nous renomme.



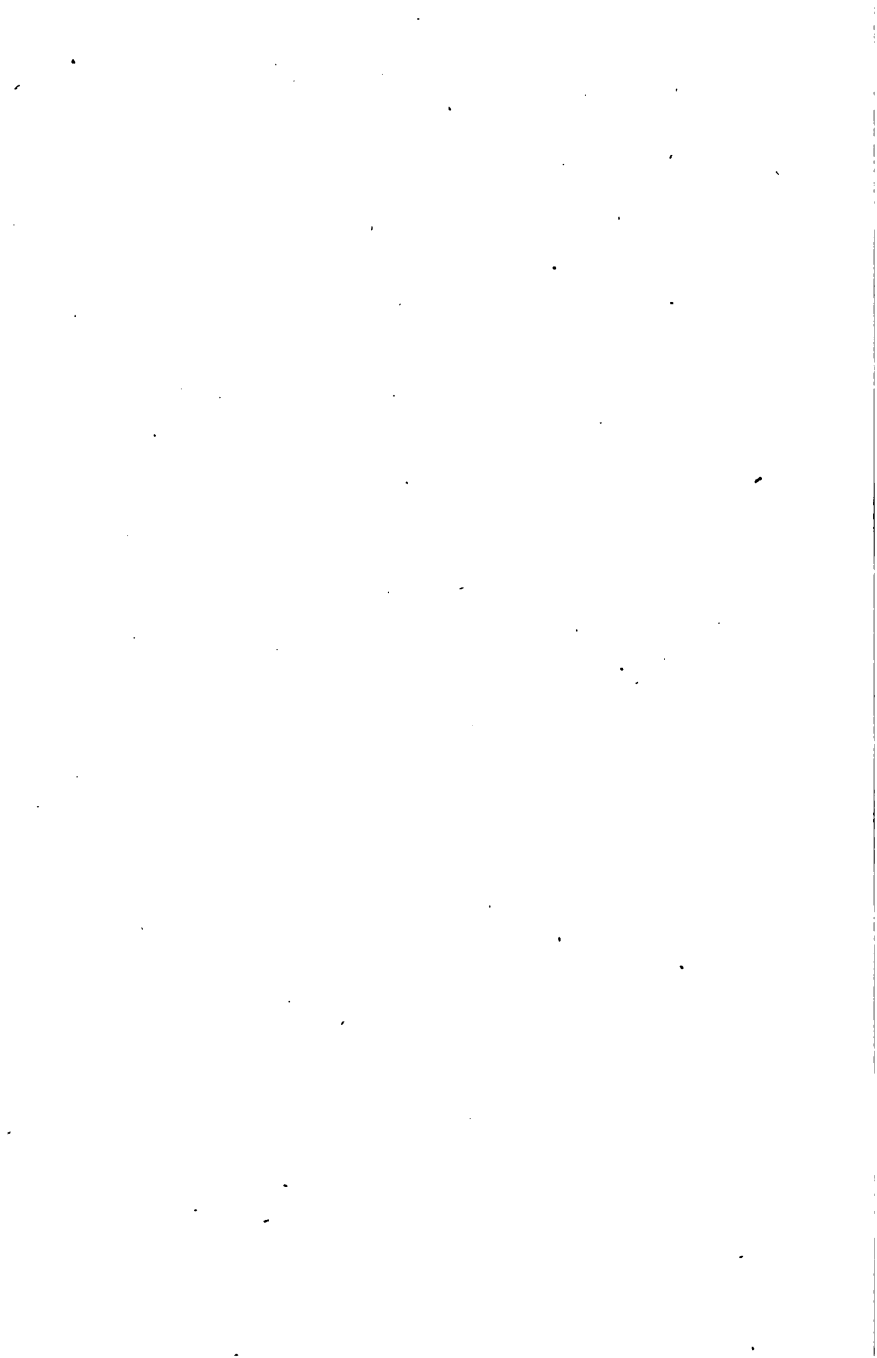
Chacun pourtant songe au retour.  
L'armée au quatrième jour  
Pour le départ se lève.  
Nes troupeaux languissent là-bas.  
De sitôt, Duc, ne nous fais pas  
Décrocher notre glaive.

Bergers des monts, gens de paix et de foi,  
Par Saint Fridol ! qui sort peu, n'apprend guère.  
J'ai tout compté. Souvenez-vous de moi,  
Hans de Næfels, qui fis la grande guerre.

*Engelberg, mercredi 3 avril 1476.*



LE MONT VULLY .







## LE MONT VULLY

*Mardi 20 juin, 9 heures du soir.*

Entouré de trois lacs, il est un mont fertile,  
Dont le cône boisé, surgissant comme une île,  
Domine autour de lui tout un vaste horizon.

Vers l'ouest Bienne, Erlach, Neuchâtel, Yverdon,  
Vingt cités, à l'abri du Jura, mûr sévère,  
Egrènent leurs clochers et cernent d'un cordon

Deux des trois lacs à l'onde claire.

Vers le sud, et non loin du mont aux verts contours,  
Dans un flot orageux, Morat mire ses tours ;

Et par delà Morat, s'ouvre un amphithéâtre  
De croupes, de vallons, de faites arrondis,  
Conduisant aux sommets hautains, aux pics hardis  
Que hante le chasseur et visite le pâtre,  
Pour expirer enfin aux Alpes, grandes sœurs  
Dont les éternelles blancheurs  
Apparaissent, nageant dans un lointain bleuâtre.  
Le Gibloux, le Gurten se montrent, encadrant  
Le Moléson altier, le Stockhorn à son rang,  
Qui gardent à leur tcur de plus hauts dignitaires,  
Les Diablerets, l'Altels, le Mœench, le Wildstrubel,  
Dont on voit monter vers le ciel  
Comme des fronts voilés, les dômes solitaires.

Plus voisins du Vully, deux cours d'eau sinueux,  
L'un doux et l'autre impétueux,  
L'un baignant des rochers, l'autre des pâturages,  
La Broye et la Sarine aux différents rivages,  
Creusent de leurs sillons le pays montueux  
Où deux peuples divers se rejoignent, contrée  
Autrefois Allémane et Burgonde, attirée

---

En deux sens, par la race, et la langue et les vœux,  
Mais qu'un même drapeau d'union fraternelle  
Un jour, pour leur bonheur, couvrira de son aile.

Debout sur le Vully sont trois hommes. L'un d'eux  
Est à la fleur des ans et l'éclair du courage  
Brille dans son œil noir ; les fatigues de l'âge  
Commencent à peser visiblement sur deux.  
Le jour fuit : on regarde arriver les ténèbres.  
Le ciel lourd s'est cuivré de nuages funèbres.  
Au-dessus de Morat, comme d'un encensoir,  
Lentement dispersée à la brise du soir,  
Flotte et monte une nappe immense de fumée.  
La canonnade enfin se repose. Au midi,  
Sur les géants neigeux toute vue est fermée ;  
Mais vers l'est, déchirant, sous le dôme attiédi,  
De cette nuit de juin les mystérieux voiles,  
Un angle de ciel laisse entrevoir les étoiles.

Et l'un des deux anciens : « A vous, parents d'ici,  
Frère et neveu, je dis pour votre accueil : merci.

Rudolf est volontiers pour cette nuit votre hôte.  
En attendant, causons. Je crois déjà, sans faute,  
Avoir compris, savoir en un mot presque tout  
Ce que j'étais venu chercher. Un petit bout  
D'histoire aussi t'est dû, Vincent; donc, je m'acquitte.

VINCENT.

Rien ne presse, Rudolf.

RUDOLF.

Si, j'aime à payer vite.

VINCENT.

Puisqu'il te plaît, va donc.

RUDOLF.

Toi, métayer du mont,  
Tu vis, certes, marcher le comte de Romont,  
Quand, voici onze jours, croyant nous mettre en cage,  
Avec son monde il a franchi le marécage.  
Passant entre vos lacs, pour être inaperçu,  
Il espérait surprendre et fut très mal reçu.

Hommes, femmes, enfants, par le tocsin d'alarmes  
Rassemblés, droit sur lui, tombent, n'ayant pour armes  
Que fourches, faux, bâtons, comme on a pour les loups.  
Ceux d'Erlach, de Vinelz, du Landeron, de Wavre,  
De Gals, de Montmirail, d'Anet, sont venus tous.  
Le comte a reculé, laissant plus d'un cadavre.  
Bellenot, lui tout seul, comme eût fait Amadis,  
A défendu le pont de la Thièle. Interdits  
Et se mordant les poings d'une aussi folle attaque,  
Tous précipitamment avec le comte Jaque  
Ont dû battre la route en arrière.

VINCENT.

Je sais.

RUDOLF.

De Biemme sont venus depuis ordres pressés.  
Romont n'est, paraît-il, que chef d'une avant-garde.  
Ulrich, tes deux cousins, ont pris la hallebarde,  
Et sur l'heure suivi l'appel.

ULRICH.

Braves garçons!

Que ne suis-je avec eux!

RUDOLF

Neveu, c'est bien.

VINCENT.

Laissons

Cela!

RUDOLF.

Depuis le douze arrive à mon oreille  
Comme un bruit de canon lointain, qui me réveille  
La nuit tout en sursaut, et m'agite le jour.  
Je me suis dit : Allons par là-bas faire un tour.  
Au-delà du Vully sachons ce qui se passe ;  
Sœur Bethli, dès longtemps, désire qu'on l'embrasse ;  
Partons. Et vers midi, le vigneron d'Erlach  
Pour revoir la montagne a pris congé du lac.

ULRICH.

Bon oncle!

RUDOLF.

Sœur Bethel est demeurée accorte  
Et toute sa maison, je le vois, bien se porte.  
Mais c'est la guerre en plein qu'ici je trouve.

VINCENT.

Hélas!

Tu dis trop vrai, Rudolf. Jette les yeux là-bas,  
Sur la ville. Le duc de Bourgogne en personne  
De quatre camps la bloque ou plutôt l'emprisonne;  
Vois autour de Morat, comme un cercle de feu,  
Les bivouacs s'allumer. Tout l'enfer est en jeu.  
Les bruits sourds, où de loin tu sentais des colères,  
Sont les rugissements de soixante veuglaires  
Vomissant, jour et nuit, le tonnerre et la mort.

RUDOLF.

Vincent, je sais me taire et respecter ton sort.  
Welche et Romand, tu dois avoir d'autres pensées  
Que moi sur cette lutte. A ma lèvre, pressées  
Viennent les questions, mais j'y veux mettre un frein.  
D'ailleurs, on doit aimer ce qui donne du pain,  
Et du Vully le sol est un fief de Savoie.

VINCENT.

Qui pense ainsi de nous, beau-frère, se fourvoie  
Et tu te fais à tort un semblable souci.

Ecoute. — Quand je vins du Val-de-Ruz ici,  
Et même après avoir chez tes parents pris femme,  
— Quelque trente ans de ça — qu'étais-je ? Sur mon âme,  
Peu de chose, un colon dépendant, un censier.  
Mais je suis aujourd'hui libre et franc tenancier,  
Pouvant aimer, aimant qui je veux. Ce que j'aime,  
C'est la paix. Or, le duc ici, ni Berne même  
Ne me plaît, car si l'un amène le canon,  
L'autre a bien provoqué cette querelle. Non,  
Aucun des deux partis n'est le mien. Mais que faire ?  
Je suis seul contre deux à la maison, beau-frère.  
Ulrich vit dans les bois et sur le lac, chassant,  
Pêchant comme ferait un montagnard pur sang.  
Il n'est, hors ces exploits, rien qui le réjouisse ;  
Bref, ta sœur est tout Berne et ton neveu tout Suisse.  
Moi, pour avoir la paix, du moins à mon foyer,  
Ma foi, je reste neutre en sage métayer.

RUDOLF.

C'est prudent. — Mais peut-on espérer que la ville  
Réchappe ?



VINCENT.

Elle est perdue et l'espoir inutile.  
Ses murs par les boulets sont criblés ; ses huit tours  
Penchent vers les fossés ; la sape tous les jours  
Avance, et du rempart s'élargissent les brèches.  
Impossible d'y faire entrer des troupes fraîches ;  
Les secours ne viendront que trop tard. Les signaux  
N'ont pas, même de loin, promis la fin des maux.  
Morat doit forcément succomber.

ULRICH.

Non, mon père,  
Ils ne le prendront pas.

VINCENT.

Cet œil ! cette voix fière !  
Que veut dire ?

RUDOLF.

Neveu, parle plus clairement.

ULRICH.

J'en suis sûr, je l'ai vu.

RUDOLF.

Qui ?

ULRICH.

Boubenberg.

VINCENT.

Comment ?

ULRICH.

Si tu veux mon secret, père, avant tout, pardonne.

VINCENT.

Quels torts ?

ULRICH.

A ton insu, — malgré toi, je soupçonne, —  
J'ai visité Morat presque toutes ces nuits.

VINCENT.

Ulrich !

ULRICH.

Je redoutais d'aggraver tes ennuis.  
Les Bourguignons avaient négligé d'aventure  
De boucler pour Morat tout-à-fait la ceinture.

Toi, m'ayant défendu, mon père, de m'armer,  
Je n'ai pris que ma barque et n'ai fait que ramer ;  
Et furtif, par le lac essayant la fortune,  
J'ai, dans l'obscurité pluvieuse et sans lune,  
Pu cinq fois arriver jusqu'à la place.

VINCENT.

Eh bien ?

ULRICH.

Intrépide comme à Grandson, ne craignant rien,  
J'ai vu la garnison.

VINCENT.

Elle devra se rendre

Comme l'autre, avant elle, a fait.

ULRICH.

Se laisser pendre !

Non père, Boubenberg qui ne trompa jamais,  
A fait dire au Conseil de Berne d'être en paix :  
« Avant que le duc Charle ait franchi la frontière,  
» Morat ne devra plus avoir pierre sur pierre ;  
» Et l'on tiendra, dût-on périr jusqu'au dernier,  
» Comme à Saint-Jacques. »

RUDOLF.

C'est le mot d'un chevalier.

VINCENT.

Très-beau, je veux bien, mais les boulets et la mine,  
Les assauts répétés, les blessés, la famine.....

ULRICH.

D'avance, Boubenberg a décrété de mort  
Quiconque, fût-ce lui, dirait: «Cédons au sort.»  
Sachez-le.

RUDOLF.

Vive Dieu! Boubenberg est un homme!

VINCENT.

Je le vois, ce n'est pas à tort qu'on le renomme.  
Il est votre premier.

RUDOLF.

Oui certes, le premier.

Premier dans les conseils, lui dixième avoyer  
De sa race. Premier dans les combats, lui brave  
Comme un croisé, figure aussi belle que grave,

L'homme complet, enfin, et qui bien jeune encor  
A dans Jérusalem chaussé l'éperon d'or.  
C'est un chef, un vrai chef. Berne a le droit d'en être  
Orgueilleuse.

VINCENT.

Pourtant, chacun trouve son maître,  
Et Boubenberg qui fit en Flandre un long séjour,  
De Philippe-le-Bon ayant connu la cour,  
Doit savoir ce que vaut le duc Charles.

RUDOLF.

Il fut même

Dans le temps son ami. Mais l'honneur, voix suprême,  
A parlé. La patrie a réclamé son fils;  
Et lui ne connaît plus dès lors, je vous le dis,  
Que son épée et son devoir.

ULRICH.

C'est une flamme !

L'ardeur de tous, sans fin se rallume à son âme.  
Morat n'a pas fermé ses portes. Nuit et jour,  
On le trouve à la fois en tous lieux, à la tour,

A la brèche, au Conseil, à l'hôpital, qui veille,  
Agit, combat, ordonne ou répare.

VINCENT.

A merveille,  
C'est un héros. Eh bien, en héros il mourra,  
Car la ville, c'est sûr, dans peu succombera.

RUDOLF.

C'est à craindre, en effet. Grandes sont les distances.  
Zurich, Bâle, Appenzell, Glaris, nos bonnes lances,  
Viennent de loin. Torrents de pluie, affreux chemins,  
Tout paraît contre nous pour le duc. En ses mains  
Morat tombé, lui livre, hélas! toutes nos villes.  
Sombre avenir!

ULRICH.

Nos monts ne sont pas si faciles.  
On ne les prend pas eux, et les Liguës, là-haut,  
Résisteront.

VINCENT.

Le ciel est noir, le vent est chaud.  
Mon fils, rien sur les monts n'a lui. Tout est menace.

ULRICH.

Vois cet angle d'azur, père. L'étroit espace  
Bientôt envahira le ciel.

RUDOLF.

A Pontarlier,  
Héricourt et Grandson, je ne puis l'oublier,  
Par trois fois, nous avons remporté la victoire;  
Mais gare la revanche!

ULRICH.

Oncle, nous devons croire!  
Après-demain n'est-il pas un jour glorieux,  
Le grand jour de Laupen? J'ai foi.

VINCENT.

Nous sommes vieux,  
Et notre cœur plus lourd est défiant.

ULRICH.

Cher père!

RUDOLF.

Les jeunes ont parfois raison. Vincent, j'espère!

❖

Du jour a disparu la dernière lueur ;  
La nuit s'est fait épaisse. Alors, avec stupeur,  
Les trois hommes, de loin contemplant la trouée  
Par où sourit l'étoile, ont vu l'âpre nuée  
Impitoyablement la fermer à leurs yeux.  
Du sommet, l'eau du ciel les chasse. Et soucieux,  
Muets, le cœur serré, tous les trois redescendent  
Vers Bethli, dont l'amour et les soins les attendent ;  
Puis, après un coup d'œil à la grange, aux troupeaux,  
Sans espoir de sommeil vont chercher le repos.





## LES AGAPES DE BERNE





## LES AGAPES DE BERNE

*Vendredi 21 juin 1476.*

De juin le plus long jour expire. Au crépuscule,  
Berne en deuil, d'un seul flot, au pied des saints autels  
S'est répandue. On touche aux instants solennels.  
Un sourd frémissement dans la foule circule ;  
Dans les cœurs inquiets, la crainte s'accumule.  
On attend. Un péril de mort pèse sur tous.  
L'angoisse est sur la ville ; un peuple est à genoux.

## LES VIEILLARDS.

*Ils sont partis, nos fils, pour la cruelle guerre*

*Le cœur frémissant de colère,*

*Le pas ferme et le rang serré.*

*Ils sont partis six mille ayant aux yeux des flammes*

*Qui réchauffent nos vieilles âmes :*

*Nos fils n'ont pas dégénéré.*

*Priez, Anges du ciel, Bienheureuse Marie,*

*Pour eux, pour nous, pour la patrie !*

*Misérère ! Misérère !*



Il pleut, et d'heure en heure on attend la bataille,

La bataille implacable et décisive. Un point

Est sûr : Morat résiste encore à la tenaille

Du hardi Bourguignon ; mais venant de trop loin,

Bien des renforts — aucun par crainte ne défaille,

Mais par fatigue extrême, hélas ! — n'ont pas rejoint,

Et des Liges ainsi l'armée est incomplète.

Thurgovie et Sargans dont immense est la traite,

Argovie et Zurich manquent encore. A temps  
Viendront-ils? — Messieurs qui dans l'Hôtel-de-Ville  
Jour et nuit, sans repos travaillent haletants,  
De courriers à cheval qui partent à la file  
Couvrent tous les chemins. En leurs rudes sourcils  
L'énergie indomptable est mêlée aux soucis.  
Leur œuvre politique enfin touche à son terme;  
Oui, mais qu'amèneront les dés? Leur âme ferme  
Pour forcer la victoire et fixer le destin,  
S'acharne à son labeur, du matin au matin.  
— Sur la massive Tour Saint-Christophe s'allument,  
Dans la nuit qui déjà monte, les trois fanaux  
Aux campagnes jetant l'éclair de leurs signaux;  
Et du beffroi, parmi les résines qui fument,  
Sur les places, les cours, les toits de la cité,  
Lugubre, le tocsin fait tomber de son crible,  
De minute en minute un glas lent et terrible.  
Dans le danger public, sonne l'éternité.

## LES FEMMES.

*Tous partis, nos époux, nos fiancés, nos frères !  
Pour rester dignes d'eux et fières,  
Nous n'avons gèmi ni pleuré,  
Mais notre cœur se fend. O dards ! ô coulevrines !  
Détournez-vous de leurs poitrines !  
Reviens-nous, bataillon sacré !  
Priez, Anges du ciel, Bienheureuse Marie,  
Pour eux, pour nous, pour la patrie !  
Misérère ! misérère !*



La sombre cathédrale aux voussures gothiques,  
Saint Vincent a laissé grands ouverts ses portiques.  
Dans le parvis, le porche et les nefs, tout ce flot.  
Qu'un même penser pousse et tourmente, se presse.  
Mais, courageux encor jusque dans sa détresse,  
Ce peuple est calme; à peine on entend un sanglot.  
Entre les lourds piliers, et matrones et vierges,  
Et près des blancs vieillards les enfants étonnés,

Aussi loin qu'on peut voir, mains jointes, prosternés,  
Se détachent de l'ombre à la lueur des cierges ;  
Et dans le chœur, au fond, balançant l'encensoir,  
Tous revêtus, ainsi qu'aux jours de pénitence,  
De çapes où l'argent brode le velours noir,  
Les prêtres sont debout. Comme un gage d'espoir,  
Leur doyen vénérable, aux yeux de l'assistance,  
De ses tremblantes mains élève l'ostensoir.



LES ENFANTS.



*Nos pères sont partis, mais c'est pour nous défendre.*

*Le Bourguignon venait nous prendre ;  
Son lion chez nous est entré.*

*Nous sommes trop petits pour protéger nos mères.*

*Mais le bon Dieu veille, et nos pères,  
Eux, jamais n'ont désespéré.*

*Priez, Anges du ciel, Bienheureuse Marie,*

*Pour eux, pour nous, pour la patrie!*

*Miséréré! miséréré!*

Mais que se passe-t-il? et quel soudain silence  
Interrompt brusquement la cloche du beffroi?  
La vie est suspendue en tous: est-ce l'effroi  
Qui va grandir? ou bien serait-ce l'espérance?  
Au sommet de la tour qui veille dans la nuit,  
Tout-à-coup, de clairons éclate une fanfare,  
Secouant dans les airs l'allégresse.

A ce bruit,  
Femmes, enfants, aïeuls se lèvent. Tout s'effare,  
Et dehors, pour savoir, se précipite et court.  
Vers le pont de Nydeck, sur l'Aar, par le plus court,  
De tumulte emplissant le couloir des arcades,  
La foule par instinct s'élançe.

Ce sont eux!  
Les bons Confédérés, les braves camarades,  
Les amis de là-bas, les sauveurs! Tout boueux,  
Les voilà ruisselants, harassés, mais superbes.  
Vingt torches sur le pont flambent. Dans la lueur,  
Passent, — la mine fière et couverts de sueur,  
Hommes d'armes bronzés, jeunes guerriers imberbes,



Drapeaux en tête, haut l'épée, et les tambours  
Ne rendant sous l'appel que des roulements sourds, —  
Cinq mille combattants sur le grand pont de Berne.  
Parmi les rangs épais des vaillants, on discerne  
Ceux de l'Aar, de la Thur, les Zuricois nombreux,  
Ceux de Sargans, venus des confins de Rhétie,  
Les uns portant le glenn, massue au feu durcie,  
L'arquebuse à forquin, l'espadon flexueux,  
D'autres la hallebarde à croc, d'autres la pique.  
A cheval, les trois chefs du bataillon épique  
Jean Waldmann, Hohensax et Breitenlandenberg  
Défilent. Dans la nuit se replonge et se perd  
Après qu'elle a passé, chaque bande héroïque;  
Mais d'acclamations un immense concert,  
La voix d'une cité qui bénit et salue,  
L'accompagne et la suit profondément émue.  
Un même sentiment brille aux yeux attendris.  
Quand tous ils sont entrés, et que de cette vue  
Berne a rassasié son cœur, vers les amis,  
Pour leur donner des soins, la foule est accourue.  
La ville s'illumine. En hâte, à son foyer,  
Chaque habitant. alors, entraîne son guerrier,

Le fait asseoir, l'entoure, et le sèche, et le presse  
De mille questions. Promptes en leur tendresse  
Les femmes, cependant, de l'hospitalité  
Ont dressé le banquet, sous l'arcade abrité.  
De maisons en maisons, c'est une longue chaîne  
De flambeaux et de mets sur les tables de chêne.  
On s'encourage, on rit, on fraternise, on boit,  
Comme on fait lorsque s'ouvre un port dans la tempête;  
Partout l'amitié donne et l'amitié reçoit;  
Cette nuit de terreur devient presque une fête.  
Aux arrivants, on dit Morat encor debout,  
Les divers contingents parus, les bonnes chances,  
Les mauvaises aussi, les Bourguignons, les transes,  
Et les hommes absents et la guerre partout.  
Eux disent les trois jours de leurs marches forcées,  
Bremgarten, Willisau, les routes défoncées,  
Les temps affreux, le poids effrayant du canon,  
Les six cents à Krauchthal, d'épuisement sans nom  
S'affaissant sur la route; et mainte autre misère.  
Quelque peu de repos leur serait nécessaire:  
Pour atteindre Morat, ne faut-il pas encor  
Six heures?

Mais le son impérieux du cor  
Retentit. Du départ, pour le soldat qu'on fête,  
C'est le premier signal. Bataillons, qu'on s'apprête!  
Les mains serrent les mains, les cœurs pressent les cœurs;  
Larmes, prières, vœux, baisers : « Soyez vainqueurs !  
» Soyez heureux ! Que Dieu nous garde ! »

La trompette

Pour la seconde fois résonne, et des adieux  
Brisant l'effusion, sèche les pleurs des yeux.  
Tous tressaillent. Le cri strident qui se répète  
A réveillé, d'un coup, l'âpre soif du combat :  
« Formez les rangs ! Partons ! A Morat ! à Morat ! »  
En vain le ciel est noir, en vain la pluie inonde,  
La phalange est en route : elle chante en partant.  
Sous les torrents du ciel et dans la nuit profonde,  
Pour la rude bataille elle part en chantant :

*Fils de la libre montagne  
Et des grands lacs azurés,  
La gaité nous accompagne :  
Voici les Confédérés !*

*Serrons-nous, en vrais Helvètes,  
Dont la guerre est le berceau !  
On peut rompre des baguettes,  
On ne rompt pas un faisceau.*

*Méprisant les peurs serviles,  
Défenseurs des droits jurés,  
Nous voici, pays et villes,  
Nous voici, Confédérés !*

*En paix, du berger farouche  
Laissez le frère et la sœur :  
Il déchire qui les touche,  
Avis à tout agresseur !*

*En prière, enfants et femmes,  
Car les glaives sont tirés.  
Tous, gardons fortes nos âmes  
En avant, Confédérés !*



LE DÉSASTRE DE MORAT





## LE DÉSASTRE DE MORAT

*Commanderie de Ripailles,*

*Dimanche 23 juin 1476.*

Vous le voulez, fleurons de la Savoie,  
Moines pieux et nobles chevaliers  
Que saint Maurice a de son vœu liés,  
Je parlerai de guerre, non de joie.  
Hier, le malheur sur nous, devant Morat,  
S'est abattu. Nous avions quatre armées.  
D'un coup de foudre elles sont consumées :  
En un massacre a fini le combat.

Hier au matin, le duc Charle était maître  
D'un vaste camp qui frémissait d'orgueil ;  
Le même soir..... Du monde, en un clin d'œil,  
Tant de grandeur peut-elle disparaître ?  
Vos Savoyards sont les moins maltraités ;  
Mais, des Anglais couchés dans la poussière  
Rien n'est sauvé, pas même une bannière.  
Mes yeux ont vu Roncevaux. Ecoutez.



Nous avons tout pour nous, on peut le dire.  
— Le droit d'abord ; les Suisses offenseurs  
Avaient lancé le défi d'agresseurs,  
Et notre duc, en féal pleige et sire,  
Sommé d'honneur par Châlons et Romont  
De les remettre en biens et les défendre,  
Tenu de vaincre et de faire tout rendre,  
Avait encore à laver son affront.



— Puis nous avons des troupes sans rivales :  
Tout ce qui sait des armes le métier,  
Tout ce qui porte un nom un peu guerrier  
Obéissait aux trompettes ducales.  
Anglais, Wallons, Néerlandais, Picards,  
Luxembourgeois, Flamands, Piémont, Savoie,  
Vaud et Bourgogne avançaient par la Broye.  
Ajoutez-y Milanais et Lombards.



— Puis, nous avons un général modèle.  
Dans les cités, comme sous les drapeaux,  
Partout présent, actif et sans repos,  
Dur à lui-même, intrépide, fidèle,  
Soldat de fer, rigoureux justicier,  
L'ordre incarné, sobre, savant et chaste,  
Qui donc valait Charle pour un plan vaste ?  
Connaissez-vous plus parfait chevalier ?

Superbe fut notre entrée en campagne.  
En quelques jours, des plateaux du Jorat  
Nos bivouacs étaient devant Morat,  
Ce boulevard des gens de la montagne.  
Laupen, Gumine ont dû livrer leurs ponts ;  
La forteresse est alors investie :  
Nos quatre corps, pour début de partie,  
L'ont enserrée, ainsi que des crampons.



Du Nord au Sud, demi-cercle inflexible,  
Entre le lac et les côteaux boisés,  
Romont, Antoine ont, de leurs feux croisés,  
Fait à la ville un horizon terrible.  
Luxembourg-Marle et le troisième corps  
Barrent vers Faoug la route de Payerne.  
Sur les hauteurs, à l'Est, côté de Berne,  
Campent enfin nos meilleurs, nos plus forts.

Là, Sommerset et le prince d'Orange,  
Les ducs d'Atri, de Clèves, le seigneur  
Jean de Damas, La Baume, Crèvecœur,  
Beauchamp, Mailly, Châlons, noble phalange  
De cimiers d'or, de pennons glorieux,  
Où pour l'honneur tout s'exalte et palpite,  
Tiennent en main leurs hommes, notre élite,  
Sous le grand chef dont ils suivent les yeux.



Double imprudence a pourtant été faite  
Et nous paierons bien cher ces deux erreurs:  
Vers Berne, au loin, nous manquons d'éclaireurs,  
Et n'avions pas de ligne de retraite.  
Dans un accul nous sommes engagés :  
Nature hostile, une pluie incessante,  
Un lac perfide, une terre glissante ;  
Le pis de tout, ennemis mal jugés.

Grandson avait fait oublier Saint-Jacque ;  
Nous méprisions un coup de main heureux.  
Mais, j'en conviens, le Suisse est valeureux,  
Dur à démordre, effrayant à l'attaque.  
Vous en croirez le chevalier Montglas  
Qui fit en France, en Ecosse, en Castille,  
Dix ans et plus, la guerre de famille,  
On ne voit point ailleurs de tels soldats.



Démons fougueux que le péril transporte,  
Ivres du bruit des trompes, des tambours,  
Grimpant tout droit les rochers et les tours,  
Ils vont ravir les canons à main forte.  
Gardiens d'un mur, nulle destruction  
Ne les saurait arracher de la place ;  
Granit et flamme, ils ont le croc tenace  
Du boule-dogue et l'élan du lion.

Leur général, c'est l'instinct militaire,  
Leur allié le mépris de la mort.  
Blessé dix fois, chacun d'eux tue et mord  
Et ne se rend jamais, fût-il par terre.  
Trois, quatre assauts, trente mille boulets,  
N'ont pu forcer Morat, une mesure.  
Jusqu'à leurs chiens..... Devant eux, triste augure,  
Nos chiens de guerre ont fui comme roquets!



Midi passé, trempés, pieds dans la boue,  
Mais sans quitter cette fois notre camp,  
Nous attendons l'ennemi provoquant  
Qui, dans ses bois, guette et de nous se joue.  
Nous l'attendions au point faible ; mais non,  
C'est sur le point le plus fort qu'il se rue,  
Et l'avant-garde, aussitôt apparue,  
Comme à souhait, marche droit au canon.

Escarpement, large abattis de branche,  
Ravin, fossé, nous faisaient un rempart.  
Toute l'élite est là, sous l'étendard.  
Charle est joyeux. Soudain, à l'arme blanche,  
Dans la fumée, attaquant à revers  
La batterie, Hallwyll perce nos lignes.  
Coussiberlé voit fléchir nos plus dignes ;  
Le sang, à flots, rougit les côteaux verts.



Malheur ! pour nous le désordre commence.  
L'élite et Charle, à pas lent refoulés,  
Vers Courgevoux reculent. Dans les blés,  
Nous reformons nos troupes, front immense.  
Mais le destin a donné le signal :  
Sur l'ennemi tout notre effort se brise,  
Et nous sentons que notre armée est prise  
Dans un triangle, un triangle infernal.

Attaque au centre, à la droite, en arrière.  
Le centre suisse enfonce à Courgevaux,  
Avec sa pointe, et piquiers et chevaux.  
Sur nous, au Sud, par Faoug et Clavaleyre,  
L'arrière-garde a poussé le verrou ;  
Quittant ses murs, de la hache et du glaive,  
La garnison de Morat nous achève ;  
Triple bataille, ou plutôt traque-au-loup.



Du lac aux bois, partout, à droite, à gauche,  
Devant Waldmann, Hertenstein, Boubenberg,  
A rangs pressés tombent casque et haubert ;  
La mort étend sa main rapace et fauche.  
Clèves, d'Orlier, Montaigu, Rosimboz,  
Grimberghes, Maës, Sommerset et de Marle,  
Et quinze cents gentilshommes de Charle  
Roulent sanglants, proie offerte aux corbeaux.

Des quatre corps qui luttèrent dans la plaine,  
Deux sont hachés, le troisième noyé ;  
L'ost éclatant de Bourgogne est broyé ;  
Sur deux soldats, un réchappe à grand'peine.  
Le dernier corps, Romont, du traquenard  
Aura-t-il pu s'évader ? je l'ignore.  
Entre les lacs a-t-il su fuir encore  
Par le Vully ? Vous l'apprendrez plus tard.



Charle est-il sauf ? On le prétend. Son frère  
Peut-être aussi. Pour moi, je ne sais pas  
Comment je pus éviter le trépas.  
Mais à cheval, courant la nuit entière,  
J'étais à l'aube au bord du Léman bleu.  
Ma bête alors expire. De la grève,  
Au loin je hèle un pêcheur. Il m'enlève,  
Et me voici chez vous, selon mon vœu.



Que Dieu vous garde, amis, et la Savoie !  
Pour vous bientôt luiront les mauvais jours ;  
Charle vaincu, vous allez ouïr l'OURS  
Dont le drapeau sur Vevey se déploie ;  
Vous connaîtrez un bien dur conquérant.  
Le paysan dégradera l'histoire....  
Le duc avait mérité la victoire :  
Place aux vilains ! mon cœur se va serrant.



Adieu, je vais rentrer dans ma patrie,  
Portant le deuil d'inutiles hauts faits.  
Anglais, j'ai vu périr tous mes Anglais,  
Et, chevalier, notre chevalerie.  
Lorsqu'en un jour on eut vingt mille morts  
(Hors un appel au nom de Saint-Maurice  
Par Yolande adressé), c'est justice  
Et c'est besoin, qu'on change un peu de bords.





**CHANT DE VICTOIRE**





## CHANT DE VICTOIRE

*Morat, mardi 25 juin 1476.*

Au Maître tout puissant du ciel,  
Qui, dans son décret éternel,  
    Nous gardait la victoire,  
A Celui qui nous fit vainqueurs  
En soufflant la force à nos cœurs,  
    Rendons hommage et gloire !  
Charle accablait la chrétienté  
    De guerres et d'épreuves,  
Multipliant sans équité

Partout les orphelins, les veuves.  
Sept ans, on supplia Marie et tous les saints  
D'éloigner cette peste.  
Confédérés, le ciel aux merveilleux desseins  
Détruit par nous l'homme funeste.

---

A Grandson, n'ayant rien appris,  
Dans sa fureur, Charle a repris  
Ses projets, de plus belle.  
Aussi, plus terrible qu'avant,  
Pressant, ordonnant, écrivant  
De Tarente à Bruxelles,  
En trois mois il a réparé.  
Prunelles allumées,  
Le lion revient, qui l'eût cru ?  
Revient, suivi de quatre armées.  
« Après Morat, dit-il, déjeûnons de Fribourg,  
Nous dînerons de Berne. »  
Et, sa voracité ne restant jamais court,  
Il prétend souper de Lucerne.

En ses propos fort peu civils,  
De mendiants, de yachers vils,  
    Nous a traités Bourgogne.  
Bon duc, nous mangeons notre pain,  
Et de nos bâtons de sapin  
    Nous n'avons pas vergogne.  
Ces bâtons craignent peu le fer :  
    Leurs nœuds durs sont tenaces,  
Et, tournoyant comme l'éclair,  
    Font craquer casques et cuirasses.  
Près de Grandson fumant, nous sûmes t'arracher  
    Ton renom militaire ;  
Près de Morat croulant, tu nous verras faucher  
    Tes soldats, l'effroi de la terre.

---

Ceux qui, le deux Mars, sur l'Arnon,  
Bravant la pique et le canon,  
    Vinrent, d'ardeur prodigues,  
Du Sentis au Niesen, tous ceux  
Qu'abreuvent la Birse et la Reuss

Sont là, soldats des Liges.  
Quand, avec nos amis du Rhin,  
De Strasbourg à Seckingue,  
Quand nous et René le Lorrain,  
Thierstein et Gruyère et d'Eptingue  
Sortons du bois de Galm, armés de l'acier clair,  
Au lever de l'aurore,  
Dans le camp bourguignon, le rire devint cher  
En dépit du tambour sonore.

Il pleut. Le clairon martial  
Longtemps diffère le signal ;  
Puis la lice est ouverte.  
Comme en un cirque crénelé,  
Alors, entre Coussiberlé  
Et le lac à l'eau verte,  
Autour de Morat tout en feux,  
Depuis Villars-les-Moines,  
Par les coteaux, les chemins creux,  
Les breuils, les friches, les avoines,



Par Prehl et Montilliers, Meyriez, Greng, Courgevoux,  
Vaste arène étalée,  
Ce fut un tourbillon d'hommes et de chevaux,  
Une épouvantable mêlée.

Sept heures de rugissement,  
De furie et d'acharnement,  
Coups d'estoc et de taille!  
Bourgogne est, dit-on, fin joueur;  
Echec et mat à Monseigneur!  
Perdue est sa bataille.  
Fous, pions, malgré ses efforts,  
Sont rasés comme épeautres.  
Sous l'eau dorment dix mille morts,  
Sur le sol rouge dix mille autres.  
O Morgarten, Sempach, Næfels, ô Donnerbühl,  
Couronne étincelante,  
A vos grands noms, Morat, terrassant un Saül,  
Se joint, victoire plus sanglante!

Ce jour, montagnards, alliés,  
Jour des Dix mille Cavaliers,  
Ce beau jour du solstice,  
Le lac s'ouvrit pour le duc fier,  
Comme pour Pharaon la mer ;  
Et le Dieu de justice  
Envoya son rayon vermeil  
Sur la plaine inondée,  
Comme à Josué le soleil  
Dans les campagnes de Judée.  
Vainqueurs, par nos pays, à genoux cette fois,  
Du Rhin à l'Alpe blanche,  
Il n'est pas un clocher dont n'éclate la voix :  
Chantons l'hymne comme un dimanche !





3

2

## TABLE DES MATIÈRES



|                                          |      |    |
|------------------------------------------|------|----|
| <i>Au Lecteur</i> . . . . .              | Page | 7  |
| <i>Déclaration de guerre</i> . . . . .   | »    | 11 |
| <i>La Bataille de Grandson</i> . . . . . | »    | 17 |
| <i>Le Mont Vully</i> . . . . .           | »    | 49 |
| <i>Les Agapes de Berne</i> . . . . .     | »    | 67 |
| <i>Le Désastre de Morat</i> . . . . .    | »    | 79 |
| <i>Chant de Victoire</i> . . . . .       | »    | 93 |



67685000

CHARLES  
LE TÊMÉRAIRE



*ROMANÇO HISTORIQUE*

PAR

H.-FRÉD. AMIEL

(140)

I / X S O U S A . I

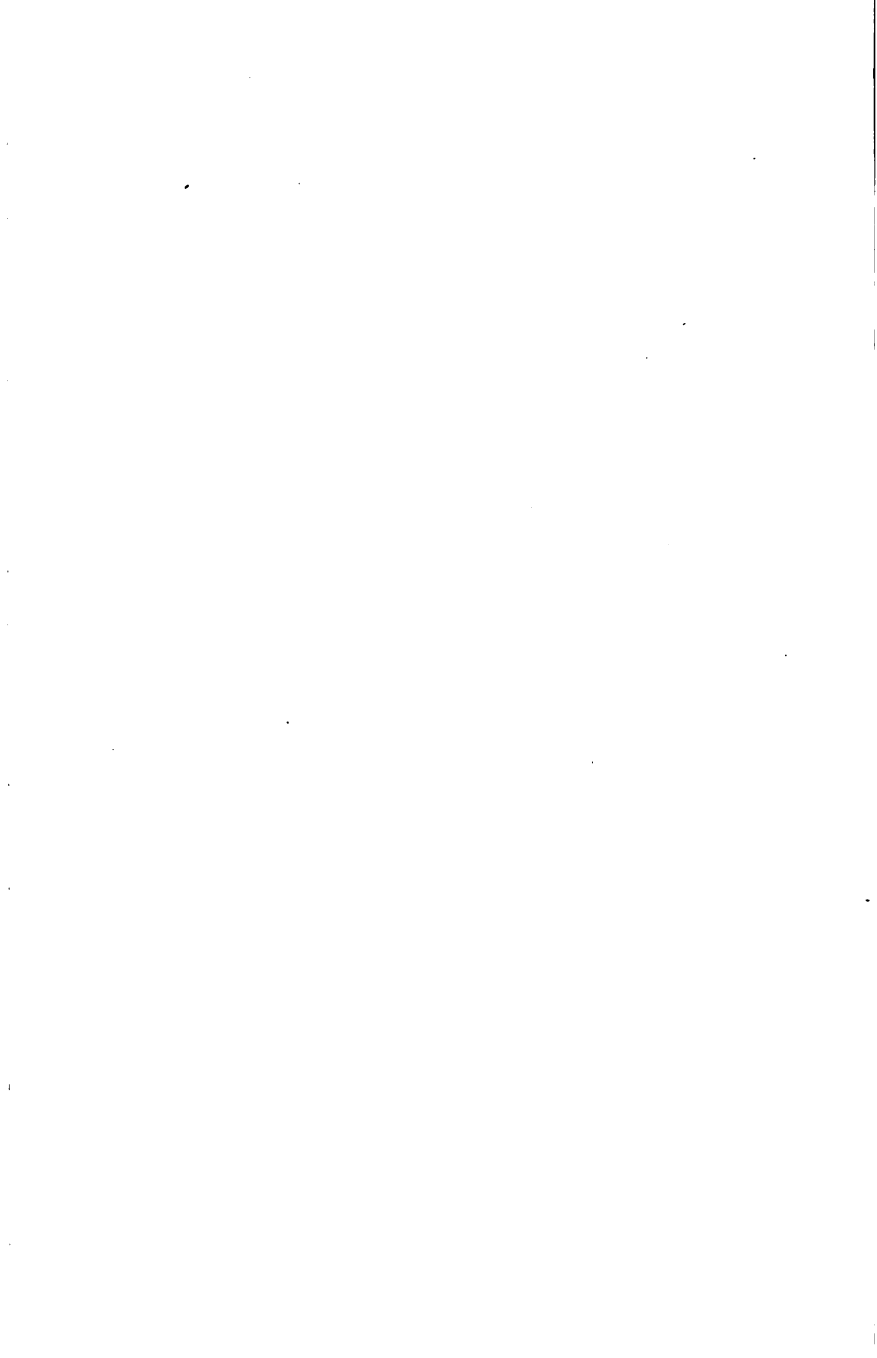
NEUCHÂTEL

LIBRAIRIE J. SANDOZ

GENÈVE

LIBRAIRIE DESROGIS

1876







OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

GRAINS DE MIL, poésies et pensées.

IL PENSEROSO, poésies-maximes.

LA PART DU RÊVE, nouvelles poésies.

L'ESCALADE DE 1602, ballade historique.

SOUS PRESSE :

LES ÉTRANGÈRES, traductions en vers.

---

PUBLICATION DE LA LIBRAIRIE J. SANDOZ :

MORAT et CHARLES LE TÊMÉRAIRE, par Charles Hoch,  
avec l'obligeante collaboration de A. de Mandrot, colonel  
fédéral. Illustré de cartes et gravures. 1476-1876 : fr. 3.





